



Beilage zum XIV. Bericht
über das
Progymnasium zu Neumark Westpr.

Les rapports du Roman de Renart au poème allemand
de Henri le Gleissner

par

Dr. J. Lange.

1887. Progr. No 37.

Neumark, 1887.
Druck von J. Koepke.



Beilage zum XIV. Bericht

über die

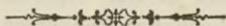
Progression der Mennark Westph.

Das Verhältniß der Mennark zu den übrigen
in der Provinz Westphalen

Dr. J. Lange.

Verlag von
Bielefeld, 1874.

Les rapports du Roman de Renart au poème allemand de Henri le Gleissner.



Au moyen âge, c'est la France qui est la capitale intellectuelle de tout le monde: tout y aboutit et tout en part comme d'un centre commun pour éclairer de ses rayons l'humanité. C'est la grande route de toutes les idées. La France reçoit des nations voisines les germes qu'elle féconde de son imagination productive et qu'elle leur rend transformés par son souffle poétique. C'est ainsi que les Allemands ont emprunté aux Français la matière et l'idée de leurs œuvres littéraires les plus remarquables, qui excitent encore aujourd'hui l'admiration du lecteur et qui ont pour beaucoup contribué à la gloire littéraire de la nation. De même que beaucoup de mots d'origine allemande, après avoir franchi la frontière avec les races germaniques, se sont d'abord transformés et développés sur le sol français pour rentrer ensuite dans leur langue-mère (comp. *spehôn* — espion — spion), de même beaucoup de récits et de contes, nés dans l'imagination du peuple allemand, ont été adoptés, nourris et embellis par les Français et, dans ce travestissement poétique, sont retournés dans leur pays natal. Les contes des animaux formaient un sujet très goûté du peuple; c'étaient surtout les tours d'adresse et de ruse du renard qui ont toujours frappé le plus la naïve curiosité des gens et qui ont inspiré aux conteurs les conceptions les plus amusantes. Bâties sur une base primitivement très restreinte, les contes ont atteint avec le temps une étendue et un développement qui allaient toujours croissant et offraient beaucoup de variations d'un même thème. L'origine allemande de ces contes est indiscutable, surtout si l'on considère que les noms français des principaux représentants de l'action montrent une forme dont la source allemande ne peut pas être révoquée en doute; comp. *Renart*, *Isengrim*. Mais ce n'est que chez les Français que ces contes ont reçu leur forme définitive; alors seulement ce sujet a aussi été fixé littérairement chez les Allemands par le poète Henri le Gleissner (ou Glichezâre)*) d'après un modèle français. Or, il est certainement bien regrettable que ce modèle se soit perdu dans les brumes lointaines des temps et ne se soit conservé dans aucun manuscrit, mais il est probable qu'on ne l'a pas dans la suite jugé assez digne d'être conservé dans

*) Ce poème ne s'est pour la plupart conservé que dans une récitation d'un poète plus récent, il est vrai, mais s'éloignant le moins possible du texte original. Il a été publié par Jacques Grimm dans *Reinhart Fuchs*, Berlin 1834. Le peu de fragments de l'oeuvre originale, qu'on a trouvés plus tard par un heureux hasard, ont été recueillis par le même dans son livre intitulé: *Sendschreiben an Karl Lachmann. Ueber Reinhart Fuchs*. Leipzig 1840.

la mémoire des hommes, puisque la matière a trouvé des continuateurs, supérieurs par leur art d'écrire autant que plus féconds en pensées sublimes et étincelantes d'esprit. Ces produits d'un art déjà perfectionné et d'un goût plus moderne, nous les possédons dans une collection de branches, que Méon a publiée sous le titre du Roman du Renart.*) Quels sont les rapports entre ces branches d'une part et l'oeuvre ancienne, d'où est découlé le poème allemand, d'autre part, c'est ce que nous allons rechercher dans l'essai suivant. Mais avant d'aborder cet examen-là, essayons de donner un court aperçu de la manière dont ces branches ont été d'abord conçues et écrites par leurs auteurs, puis traitées par le travail amplifiant des imitateurs et des copistes.

En parcourant les diverses branches françaises, il saute aux yeux du premier coup que presque toutes elles partent de la même idée générale, celle des fourberies du renard trompant tout le monde et plus spécialement celle de l'inimitié existant de temps immémorial entre lui et son compère Isengrim, ce type consommé d'un maladroit lourdaud. Nous trouvons la même idée développée dans le poème allemand Reinhart, qu'on devrait plutôt désigner sous le titre de Isingrînes nôt (Déresse d'Isengrin) suivant les vers 1789. 90:

„er hât daz buoch gedihtôt
 umbe Isingrînes nôt.“

Mais tandis que le Reinhart est l'oeuvre d'un seul poète et se compose d'un ensemble de faits tendant essentiellement à un même but, le Renart français n'est que l'assemblage de plusieurs branches détachées d'entre elles et émanées de plusieurs auteurs, qui indépendamment l'un de l'autre ont traité chacun des sujets différents, il est vrai, mais appartenant tous à un même cycle de fables. Cependant il se peut que ce ne soit pas le mérite du Glîchezâre d'avoir réuni les diverses fables du renard en un corps unique. Il est vraisemblable que les Français aussi ont eu tout d'abord un ouvrage unique, qu'on a plus tard augmenté d'additions et dont beaucoup de poètes ont détaché des branches spéciales, chacun selon son goût, son habileté et ses talents. De plus, on trouve dans le Roman français des passages qui paraissent prouver d'une façon évidente l'existence antérieure d'un tel ouvrage chez les Français; comp.

Ren. 17872: „Seignor, jâ porriez oïr,
 S'estiez de bone mémoire,
 Une partie de l'estoire
 Si com Renart et Ysengrin
 Guerroierent jusqu'à la fin.“

239: „Si vos conteré de lor vie
 Ce que j'en sai une partie.“**)

Les conteurs s'en rapportent assez souvent au témoignage de l'escripiture ou d'un livre, où ils ont puisé la fable; comp.

Ren. 4938: „Que si li livres nos dit voir
 Où je trove l'estoire escrite.“

1384: „Trover le poez en l'estoire.“

*) Paris 1826. Chabaille en a publié un Supplément, Par. 1835.

**) Comparez aussi Ren. 10 suivv.

On fait aussi mention d'un livre en vers; comp. Ren. 9659: „Ce dist l'estoire es premiers vers.“

Rien ne force à croire cependant que ce livre ait été le même qui aurait servi de modèle au poète allemand: bien au contraire, entre la naissance de ce modèle-là et la composition des branches connues il faut soupçonner l'existence d'autres branches plus anciennes et d'une étendue beaucoup plus restreinte. Mais le fond de ces anciennes branches perdues s'est essentiellement conservé intact, sauf de légères modifications nécessitées par l'agrandissement de la conception. Autour de ce fond on a aggloméré un tas de développements de l'idée primitive; mais il semble être certain que pas même les branches encore existantes n'étaient d'abord si étendues comme nous les avons maintenant et qu'elles se sont peu à peu enrichies de beaucoup d'accessoires, dont plusieurs même sont tout-à-fait oisifs et ne font que nuire au progrès naturel et rapide de l'action. P. e. Ren. 1746—1758 Renart parle à la mésange de la paix jurée et de ses bienfaits: une variante a omis ces vers, et dans le passage correspondant de Reinhart il n'est pas non plus question de la paix. Ainsi les vers Ren. 18775—18842 ne sont qu'une inutile récapitulation de la mésaventure du matin racontée déjà plus haut dans la même branche; ils ont été insérés plus tard et manquent dans le manuscrit 98—14. De même on a fait suivre plus tard presque chaque mésaventure de Renart d'une poursuite par des chiens: ces récits se ressemblent beaucoup et sont tout naturellement exécutés d'après un modèle unique. Dans l'édition de Méon on trouve de fréquentes récapitulations des tours de Renart; car toutes les fois qu'il voulait amender hypocritement les fautes de sa vie par une confession de ses péchés ou se défendre contre les accusations à la cour du roi, les imitateurs y voyaient une occasion par trop tentante et favorable pour étaler aux yeux du lecteur leur connaissance des vieux récits. Le ms. 98—14 les évite presque toujours et s'éloigne ainsi moins de la tradition ancienne. C'était surtout dans le développement d'une action qui leur semblait être racontée trop succinctement par leurs devanciers, ou dans l'interpolation de moralités que ces imitateurs excellaient le plus. Ainsi les vers 9481—9553, qui contiennent une oisive énumération des noms des chiens poursuivant le renard jusque dans son repaire, portent en eux-mêmes tous les signes d'une origine récente et manquent conséquemment dans 68 C et 98—14. — Pour les vers 14519—42 une variante porte cette leçon beaucoup plus courte:

„Li Roys les ostaiges demande;
Ne li est bon que plus attende.
Ysengrins les siens ha livrés
Et Renars les siens admenés.“

L'auteur de l'imprimé a pris prétexte de cette allusion aux otages pour les énumérer dans plusieurs vers. — Pour les vv. 2153—2203, qui sont remplis de considérations sur la malice et la trahison du monde et d'autres choses inutiles, une variante n'offre que 5 vers, sans que le texte en soit plus obscure. Tout de même les vers 4266—70, qui décrivent la perfidie d'un vilain, étant interpolés plus tard, manquent dans le m. 98—14. Le même manuscrit a omis les vers 4958—74, où est décrite l'immense avarice d'un paysan. Ces vers sont déjà suspects par cela seul que le paysan est ici nommé Butors, tandis que plus bas il s'appelle Bertoult. Ce sont surtout les mm. 1980

et 7607—5 qui ont souvent une autre r ecension beaucoup plus courte et plus ancienne; ainsi ils n'offrent que 28 vers pour 2918—94 de l'imprimé; ces derniers racontent la poursuite du renard avec plus de détails encore et sont déjà suspects par la forme inusitée de Renardier. — Dans les contes anciens il n'y avait sans doute qu'un seul représentant des diverses espèces d'animaux: c'est pour cela qu'il ne faut pas attribuer une origine trop ancienne à toute la branche dont le principal acteur, après Renart, est Primaut, frère d'Isengrin. Cette branche offre au surplus un exemple très remarquable d'une variété de r ecensions. Car non seulement cette branche est plus récente que le fond primitif de toute la fable, mais elle n'a pas même été composée tout d'un jet.*) La première rédaction de cette branche ne faisait nulle mention de vêtements sacerdotaux que Primaut aurait emport es de l'église pour les vendre ensuite à un prêtre contre un oison. Dans la suite, on n'a pas seulement ajout e ce trait, mais on a aussi imagin e que Primaut aurait refus e une partie du gain à Renart, et pour le punir de sa trahison, on lui a fait enlever sa proie par un vautour. Tout cela est racont e dans les vers 3517—4119 de l'édition de Méon, mais manque dans les manuscrits sus-mentionn es, qui remplacent ces vers par 19 autres; au lieu du v. 3486:

„Des vestemens s'est bien hord es,
on lit ici:

„Si a les vestemens ost es,
et au lieu du v. 3514:

„Que il les vestemens en porte,
on lit:

„Il n'i quist onques autre porte.“

Mais si les mêmes manuscrits font, à la fin de cette branche, se repentir Renart de ses méfaits envers Primaut, il faut avouer que ce n'est pas du tout conforme au caractère de Renart. Cette aventure nous montre d'ailleurs Primaut et Renart parlant longuement à un prêtre. Le Reinhart allemand n'a pas d'exemple d'une telle familiarité entre les hommes et les bêtes, et puisqu'il représente pour nous l'ancienne tradition la moins corrompue, quoi de plus facile que de présumer qu'en général tous les récits français où cela a lieu, soient étrangers à la vraie tradition, d'autant plus que les branches qui ne sont pas contenues dans le poème allemand, sont précisément celles qui représentent les bêtes conversant avec les hommes et qui s'éloignent le plus de l'idée générale de la fable? C'est le cas de la branche où est racontée l'aventure du renard avec le laboureur Li etart, qu'il force enfin par ses ruses à lui accorder tout ce qu'il désire. Mais cette branche ne contenait pas même d'abord tous les détails que nous y trouvons aujourd'hui; car tout l'épisode de la charrue que le renard enlève au laboureur pour se venger de son parjure, y est ajout e plus tard et est racont e dans les vers 17385—17590 de l'imprimé, tandis qu'elle manque dans la plupart des manuscrits.

Je ne voudrais pas allonger outre-mesure cette énumération et nous rencontrerons encore beaucoup d'autres exemples d'interpolation dans le cours de cette étude. Ce que nous en avons dit jusqu'ici, suffira pour nous démontrer assez que les branches

*) Nous avons ici — dans les vv. 4591—4676 — un nouveau exemple d'une interpolation sur le thème si banal d'une poursuite par les chiens et d'une longue querelle entre les deux ennemis.

dont se compose le Roman de Renart, ne sont pas toutes le produit d'une même époque, mais qu'à des temps différents autour des branches anciennes, qui elles-mêmes étaient toujours sujettes à beaucoup de changements, sont venues se grouper des branches contenant de nouveaux récits des tours de Renart, et qu'encore plus tard ces branches nouvelles ont été augmentées par l'imagination féconde des imitateurs d'épisodes plus intéressants l'un que l'autre. Une soigneuse comparaison de ce Roman avec le poème allemand, à laquelle nous allons procéder maintenant, nous permettra de juger encore plus sûrement de la plus ou moins ancienne origine des diverses branches.

Le Reinhart allemand, quoique d'une composition d'ensemble, peut être séparé en deux parties très distinctes entre elles et par l'ordre des faits et par la forme. La première partie va jusqu'au vers 1239 et raconte les événements qui ont eu lieu avant la cour tenue par le lion. Elle contient les ruses du renard qu'il emploie pour duper les autres bêtes, comme le coq, la mésange, le corbeau, le chat, et notamment son compère, Isengrin. Mais l'ordre de ces faits semble être tout dénué de suite: ils sont attachés l'un à l'autre sans aucun lien visible sauf celui de la succession du temps. Les embûches du renard n'ont pas d'abord de chance: toutes les bêtes réussissent à lui échapper jusqu'à ce qu'il tombe enfin lui-même dans le piège. Mais à partir de là tout va de mieux en mieux; c'est le malheureux Isengrin qui est la pitoyable victime de toutes ses fourberies, et, ce qui est plus, la louve Hersent elle-même n'est pas sûre de ses malhonnêtes poursuites. — La seconde partie est de beaucoup supérieure et comme connexion des faits et comme intérêt. La mesure de la patience des autres bêtes est outre-passée, elles accusent Renart à la cour du lion malade. On envoie successivement trois messagers pour le mander auprès du roi; mais les deux premiers, l'ours et le chat, sont trompés perfidement par le misérable, et ce n'est que le taison, son cher cousin, qui réussit à l'amener à la cour. Là il guérit le roi et n'échappe pas seulement à la vengeance de ses ennemis, mais il est encore comblé, lui et ses amis, de toutes sortes d'honneurs. Le traître empoisonne à la fin le roi lui-même, son noble bienfaiteur.

En comparant maintenant la fable allemande avec le roman français, nous suivrons l'ordre des faits racontés dans la première et nous procéderons de telle sorte que nous n'examinerons pas seulement le plus ou moins grand accord entre les deux récits, mais que nous placerons aussi en regard les uns des autres les vers correspondants toutes les fois que la ressemblance en sera trop grande pour être censée fortuite.

Le poème allemand commence par une courte introduction de dix vers pour annoncer qu'il nous va raconter les aventures d'une „beste sauvage“ (Ren. 1339. 17026 = Reinh. 3: „von einem tiere wilde“), qu'on a appelée „Renart le Gorpil“ (Ren. 11097 = Reinh. 10: „Reinhart fuhs“). Le premier vers de cette introduction est aussi le premier de la branche composée par Richart de Lison:

Reinh. 1: Vernemet vremdiu maere = Ren. 20491: Oez une nouvele estoire.
comp. 2995: Or escoutez une autre estoire.

Des aventures de cette bête on pourrait tirer mainte bonne leçon instructive:

Reinh. 4: dâ man bî mac bilde = Ren. éd. Chab. p. 1:
nemen umbe manegin dinc. Mais qui bien i vorroit entendre,

Grant savoir i porroit aprendre
Et oïr mainte bone exemple.

17038: Et à lui puet home bien entendre.

21979: Et grant bien i porriez aprendre.

Elle surpasse toutes les autres en ruse et en fraude:

Reinh. 9: ez hâte vil unküste erkant. = Ren. 3279: Renart qui moult set de
mal art.

1062: Qui moult fu plains de ma-
les ars.

11033: Moult savez de la fauve
anesse.

17035: Trop set Renart de renardie.

1537: qui moult sot de mavès
tors.

La première aventure du renard avec le coq Chanteclair (Reinh. 11—176) cor-
respond en général à ce qui est raconté dans la branche troisième (Ren. 1267—1720).
Un paysan cultivait son champ près d'un village et abondait de toutes sortes de bien:

Reinh. 13: ein gebûre vile rîche = Ren. 1275: Un vilains qui moult ert
garniz,

{ der saz gemelîche
{ bî einem dorfe über ein velt,
dâ hât er erbe unde gelt,
korn unde hirses genuoc.*)

Manoit moult près du
plaiséiz . . .
Bien avoit garni son ostel,
Assez i avoit un et el.

Pour mettre ses poules à l'abri du renard, il entoure sa basse-cour d'une haie, qui
lui avait manqué jusqu'alors:

Reinh. 24: sîn hof unt sîn garte = Ren. 1289: Cest çortil fut moult très
was niht beziunt ze fromen. bien clos.

1370: Mès la cort ert si bien
enclose.

Mais Renart s'y étant glissé par un trou, les poules ont peur, tandis que le coq
a un rêve désagréable et implore le secours divin:

Reinh. 65: doch bitet got, = Ren. 1412: Sainz Esperiz,
daz er mir beschirme mînen
lip: Garis hui mon cors de prison.

mir ist getroumet swâre,
daz sag ich iu ze wâre,
wiech in'm rôten belliz solde
sîn,

1381: Conmença li Cos à songier,
(Ne m'en tenez à mençongier).

1390: Et avoit un ros peliçon

daz houbetloch was beinîn;
ich fürhte, daz sîn arbeit . .

Dont li ourlet estoient d'os.

1424: Grand péor ai d'estre traiz.

mir ist swaere ze muote.

{ 1463: Moult sui par le songe grevez.
{ 1393: Moult fu Chantecler en grant paine.

*) comp. Ren. 10541: „Assez a froment et aveine.“

Sa femme Pinte est inquiétée par le tremblement du chou:

Reinh. 76: ich sach sich regen in = Ren. 1350: Et (je vi) la feuille du
jenem krút. chol trembler.

var.: Et si vi bien le col crouler.

Le songe lui semblant prédire un danger, elle se laisse aller à de sombres pensées, mais Chanteclair s'en moque. Renart l'aperçoit en haut et le dupe en lui vantant la claire voix de son père Chanteclin (Sengelín):

Reinh. 83: sam mir mîn lip.

comp. Ren. 635: par cest cors.

106: Er sprach: werst der dá

22887: Dex! fet-il, quel beste est

úf stát?

cela

Qui desor ce mulon esta?

110: daz mac wol sín.

2529: ce pot bien estre.

124: diu ougen teter beidiu zuo,
und sang.

= 1567: Et moult chantoit

Les deus eulz clos.

Chanteclair est rassuré et chante à tue-tête, les yeux fermés, mais le scélérat sans foi ni loi lui fait un mauvais parti:

Reinh. 134: Bî dem houppte nam in = Ren. 1602: Le prent Renart parmi le
Reinhart. col.

Pinte begunde sich misse-
haben.

1607: (Pinte) Moult se commence
à dementer.

On poursuit Renart, et Chanteclair lui reproche de se laisser huer impunément sans mot sonner:

Reinh. 143: wes lát iriuch beschelten? = Ren. 1671: N'oez-vous quel honte il vos
dient?

Renart rompt le silence, mais au même moment le coq lui échappe:

Reinh. 148: als er ensweic, dô want = Ren. 1687: Quant il senti laschier la
er sâ bouche,*)

den hals úz Reinharts mun-
de; *

Bati ses éles, si s'en touche,

er vlouc zuo der stunde }
úf einen boum, dá er genas. }

Et vint volant sur un po-
mier,

Reinhart harte trürec was.

Et Renart fu . . .
Grains et marriz et tres-
pensez.

C'est alors que, se livrant à des réflexions assez amères, il commence à apprécier à leur juste prix les avantages du silence:

Reinh. 165: (erst tumb,) swer danne = Ren. 1699: Qui s'entremet de noise
ist klaffens vol, fere

sô er von rehte swîgen sol.

A l'heure qu'el se devoit
tere.

*) comp. Ren. 5441: „sent la bouche ouvrir.“

Il s'en va, éprouvant un malaise indéfinissable, mourant de faim, et cette lamentable aventure se termine par les mêmes vers que la branche française:

Reinh. 172: Reinharte wart dannen = Ren. 1717: Renart s'en va toute une	
gâch;	sente,
im was âne mâzen zorn	Moult est dolent, moult
	se demente
daz er hâte verlorn	} Du Coc qui li est eschapez,
sîn imbiz,*) daz er wânde	
hân:	
vil harte in hungern began.	Que il ne s'en est saulez.

L'aventure est imitée au commencement de la branche 7, dont Pierre de Saint-Clost est l'auteur. Mais ici le récit du songe manque, et c'est le paysan lui-même qui est obligé à la fin de donner Chanteclair à Renart. Les paroles du coq (v. 1413 de la branche 3):

„Garis hui mon cors de prison,“
sont ici (v. 4931) attribuées au renard dans la même forme:

„Qu'il li gart son cors de prison.“

C'est ici que se trouvent aussi ces vers du poème allemand:

Reinh. 102: under dendorn lief Reinhart. = Ren. 5014: Tapiz s'est desoz une es-

159: dune brengest mich dar wider
niht,
swaz dar umbe mir geschiht.

5528: Que cele part n'ira-il mie

Qu'il puist, ne que il biau
li soit.

comp. 4920: Qui que soit bel ne qui que
griet.

Le paysan est nommé Bertoult,**) tandis que le premier conte a Costant Desnoes. — Les vers Ren. 2865 suiv. contiennent aussi un court récit de cette aventure, sans le songe. Le paysan s'y appelle sire Gombaut. Les vers 2913:

„Le coc li sent lascher la bouche,
Bat ses èles et si s'en touche“

sont les mêmes qui se trouvent aussi dans la branche 3. En outre le vers

Ren. 2900: Renart le prent parmi la teste

répond mot pour mot à

Reinh. 134: „Bî dem houpte nam in Reinhart.“

Les causes pourquoi Renart rompt le silence, sont racontées dans les trois histoires d'une manière toute différente. Dans la première, il ouvre la bouche et laisse échapper le coq pour gaber ses persécuteurs, tout ainsi comme chez le conteur allemand, dans la seconde, pour demander au coq pourquoi il pleure, et dans la troisième, pour répondre

*) comp. Ren. 1554: „Dont a-il sa proie perdue.“

***) Au v. 4962, qui n'est pas du même auteur, il s'appelle Butors; j'explique cela par un malentendu: butor désigne proprement un homme stupide; tel était en effet le paysan, et c'est ainsi que l'appelle aussi sa femme Reinh. 29: „alter gouch.“ On a pris ce mot faussement pour un nom propre.

au chat. Cette déconvenue apprit au renard à se méfier désormais du coq. Ainsi lorsque, dans une autre occasion, il emporte Chanteclair et que celui-ci lui dit:

Ren. 29782: por coi fuis-tu,
c'est grant outrage, =

Reinh. 142: war gâhet ir sus harte?

wes lât ir iuch beschelten?

il ne lui répond pas du tout, et ce n'est que lorsqu'il a lui-même peur de perdre sa vie, qu'il lâche le coq, qui

Ren. 29874: Lors saut desus un arbre; comp.

Reinh. 150: er vlouc zuo der stunde

ûf einen boum, dâ er genas.

Reinhart harte trûrec was.*)

Le songe est imité dans la branche 14, mais ici il est attribué à Renart. Ce récit est cependant d'une origine plus récente et manque dans plusieurs manuscrits.

L'aventure du coq est suivie dans le poème allemand aussi bien que dans le Roman français de celle de la mésange.***) Çà et là, le même vers sert de transition:

Reinh. 176: vil harte in hungern began. = Ren. 1723: Qar la fain durement l'estraint.

Renart, affamé, aperçoit une mésange et pour la saisir, il fait semblant de la vouloir baiser***):

Reinh. 177: Do gehôrte er ein meiselîn,

er sprach: got grûeze dich, = Ren. 1730: Conmère, bien soiez
gevatere mîn, venue,

ich bin in einem geluste

Qar descendez, si me besiez.

daz ich gerne kuste.†)

comp. 431: Je n'en sui pas or aaisiez.

Le rusé compère la rassure par ces paroles:

Reinh. 186: samir diu triuwe, diech = Ren. 1742: Si voirement con vostre fil
dînem kinde

*) L'original de ces vers allemands peut être aisément rétabli; c'était ou:

„Desus un arbre où il gari.

Renart fu durement mari“ — ou:

„Lors est sur un arbre sailliz.

Renart fu durement mariz.“

Comp. Ren. 25491 suiv.

**) car il faut rejeter les deux vers 1721—22:

„Renart se leva par matin,

Si s'estoit mis en son chemin.“

Ils ont été ajoutés plus tard, lorsqu'on voulut faire de ce récit une branche spéciale.

***)) Cett idée du baiser a été exploitée par un imitateur dans la branche 26 (v. 28649 suivv.), où Renart veut baiser son confesseur, le milan Hubert, pour le manger ensuite.

†) Ces vers se laissent aisément rétablir ainsi:

„Atant voit une mesengiere,

Bien veniez-vous, fet-il, conmère,

Or par mon chief je suis en aise

Que moult volentiers je vos baise.“

spéciale (la onzième, que la plupart des manuscrits placent après celle du chat) et n'est pas suivie de poursuite, il est probable qu'aussi dans le Roman français cette fable suivait originellement celle de la mésange et n'en fut détachée que plus tard, surtout si l'on considère que la mésange française lance au renard traqué par les chiens des mots outrageants tout comme le corbeau allemand.

Jusqu'ici Renart n'a pas eu de bonne chance:

Reinh. 218: doch ist hiute niht sîn tac. = Ren. 1923: Si a éu mauvez éur.

comp. 25798: mal journée avez hui fete.

Tout a mal tourné pour lui, et il ne trouve rien, absolument rien à se mettre sous la dent. Mais voilà que, tout à coup, sur un arbre, il aperçoit Tiécelin (Diezelin) le corbeau mangeant un fromage, qu'il lui voudrait escroquer:

Reinh. 226: dô kërter allen sînen sîn, comp. Ren. 10195: Lors se commence à
daz er in im abe betrüge. porpenser

Comment le puisse con
chier.

Il l'aborde:

Reinh. 231: Er sprach: bistu daz Die- comp. Ren. p. 16 v. 379 Chab.:
zelin? Thiebert, dit-il, es-tu ce là?

Après avoir fait l'éloge de la belle voix de son père, il l'invite à débiter un morceau de son répertoire à lui. Le corbeau, prêtant une oreille complaisante à ses discours, commence à croasser; mais il oublie le fromage et le laisse tomber à terre, devant la bouche de Renart:

Reinh. 252: der kaese viel im für den = Ren. 7294: Et li fromaches chiet à terre
munt. Tot droit devant les piez
Renart.

Non content de cela, Renart le déloyal

(Reinh. 253: Reinhart, der ungetriu- = Ren. 1861: Renart li desloiaux)
we hôvart

médite la mort du corbeau. En prétendant qu'il est blessé et que l'odeur du fromage nuit à ses plaies, il prie Tiécelin de prendre pitié de lui et de le délivrer de ce mal:

Reinh. 261: der kaese lît mir ze nâhen = Ren. 7301: Le fromache li gist devant.

bî,
er smecket sêre. ich fürht 7311: Cist fromaches me put si fort.

er sî
mir zuo der wunden sche- 7314: Que fromache n'est preuz à
plaie.

delich . . .
dîn neve alsus erstirbet, 7312: jà n'aura mort.

daz mahtu erwenden harte 7318: Et de cest mal me delivrez.

wol,
vom stanke ich grôzen kum- comp. 21469: S'en a Renart éu grant doil.

ber dol.

Le corbeau n'y voit pas malice et descend pour ôter le fromage:

Reinh. 271: Der raben zehant hin nider = Ren. 7329: Il descent jus, à terre saut,
v louc.

Mais mal lui en prit; car au même moment Renart bondit:

Reinh. 278: Reinhart balde ûf spranc comp. Ren. 7859: Renart saut sus si
vivement
gelîche als er niht waere wunt Con s'il n'eust mal ne
torment,

et lui arracha beaucoup de plumes, de sorte que

Reinh. 283: er entran mit nôt. comp. Ren. 23553 (28222. 9433. 10399):

Eschapez s'en est à grant peine.

Dans le texte allemand, et probablement aussi dans l'original, Renart feint d'avoir été blessé ce matin-même:

Reinh. 260: ich wart hiute vruoje wunt.

Les imitateurs français semblent avoir pris ces paroles à la lettre: or, comme Renart n'est véritablement blessé que plus tard dans sa mésaventure avec le chat, en tombant dans un piège, on a placé la fable du corbeau à la suite de celle du chat. C'est pour cela que l'aventure française du corbeau précise la blessure en faisant se plaindre Renart de sa jambe et de sa peau malmenées dans le piège. — Une variante, qui se trouve dans le ms. 98—14, raconte même que c'est en dérobant le fromage d'une maison champêtre que Renart est tombé dans une trappe et y a été blessé. Tiécelin, entendant du haut d'un moulin ses gémissements et voulant l'aider, est mal payé de ses services.

Dans le Roman français, Renart a du moins de quoi assouvir sa faim: il mange à son aise le fromage. Le poème allemand, certainement plus en accord avec l'idée primitive de l'original et avec le vers

Reinh. 218: doch ist hiute niht sîn tac,

ne lui laisse pas même cette petite satisfaction et le force à abandonner sa proie par crainte des chiens qui le flairent et s'élancent à sa poursuite:

Reinh. 286: dô was komen ûf sîne vart comp. Ren. 1821: Atant es-vos les ve-
néors,
ein jeger mit hunden vile guot.

Et bons levriers . . .

Qui sor lui se sont en-
batu.

Le corbeau, comme dans le Roman français la mésange, se fâche tout rouge et fait pleuvoir sur lui toutes ses imprécations:

Reinh. 296: vaste er ûf in schrê; comp. Ren. 2062: Si li escrie à plaine
bouche.

wan erzürnet was sîn muot.

2102: Et en son cuer moult
corouciez.

Le proverbe qu'il lui lance à la face:

Reinh. 298: des ein gebûre dem andern tuot,
komet dické lôn,

correspond tout-à-fait à celui-ci, mis dans la bouche du chat:

Ren. 2068: Encôtre vezié recuit.

Renart réussit à s'échapper aux chiens et fuit dans la forêt:

Reinh. 306: der jeger vaste stupfen. comp. Ren. 2084: Et li vilain forment le huie.

308: er sihet wá ein rone lit. 1989: Si a choisi en une orniere.

310: manec hunt dar über spranc. 2088v.: Illec ont Renart trespassé.

312: Reinhart gienc ze walde. { 5539: Si se feri en la forest.
19878: En la forest s'en est entrez.

Chemin faisant, il rencontre Tybert (Diepreht) le chat et le salue:

Reinh. 316: daz ich dich hân gesehen }
gesunt, } comp. Ren. 1557: Moulz par sui liez qant
des bin ich vrô unde gemeit. } tu es sains.

Feignant d'avoir souvent entendu louer sa vitesse, il le prie de lui montrer ses cabrioles et le conduit à un piège:

Reinh. 326: er wistin, dá ein drúhe lac. = Ren. 2046: Oû libroions tenduz estoit.

C'était à coup sûr de la part de Renart un mauvais „cosinage“ (comp. Ren. 1707 = Reinh. 326: „neveschaft“). Mais Tybert s'aperçoit bien de l'embûche:

Reinh. 331: Diepreht weste wol die valle. comp. Ren. 10569: Et Renart l'enging sa voit bien.

23013 (23170): D'un piège que il bien savoit.

Il implore le secours de saint Gile*) (comp. Ren. 9910 = Reinh. 332: „sente Galle“) et saute par-dessus le piège. Au retour

(Reinh. 336: an dem widerkêre comp. Ren. 438: el retor)
on décide que la chose soit à recommencer. Mais maintenant ils partent tous les deux ensemble:

Reinh. 349: Reinhart lief sînem neven nach. comp. Ren. 2315: Einsî s'en va Tybert devant, Et Renart va après corant.

Dans le poème allemand, Renart suit le chat pour regarder de près ses sauts, tandis que dans le Roman français, il est poursuivi par le chiens. En sautant, Tybert heurte Renart et l'ayant fait tomber dans le piège, il le délaisse dans une grande angoisse:

Reinh. 355: der vuoz im in die vallen quam. comp. Ren. 23029: Dedenz le piége son pié tint.

357: (Diepreht) bevalch in Lucifère; 22979: A Deable l'a comandé,

danne huop er sich schiere. Puis est arriere retorné.

*) Reinh. 332: „er sprach: nu beschirme mich sente Galle vor Reinhartes übelen dingen.“

Ces deux vers se finissaient très probablement dans l'original par Gile et guile; comp. Ren. 1269: „Et qui moult set de mainte guile.“

Reinhart blieb in grôzer nôt, 23028: Isengrin remest en la paine.
 er wânte den grimmigen tôt } 18545: Moult crient que morir
 vil gewislîchen hân. } ne l'estuise.

Les choses vont de mal en pis: car voici venir le paysan „qui le piege ot tendu“ (comp. Ren. 23 057 = Reinh. 363: „der die drûhe dar het geleit“). Il se pâme d'aise à la vue de sa gorge blanche et espère bien en tirer un grand profit:

Reinh. 367: sîn kel was wîz alsam ein comp. Ren. 822 (3973): Vez con la gorge
 snê, a blanche ét nete.

fünf schillinge oder mê }
 wânt er vil gewisse hân. }

16513: Moult nos vaudra, si
 con je cuit,
 Bien sa gorge set sols
 ou huit.
 819: Ainz valt cinc sols à
 bon marchié.

Sans autre forme de procès, il lève sa cognée:

Reinh. 370: die axs er ûf heben began = Ren. 2072: Leva la hache
 comp. 23729: S'a amont le baston haucié
 24209: A son baston en haut levé

et porte un coup terrible:

Reinh. 371: und sluoc swaz er mohte = Ren. 2073: Son coup rua de grant air.
 erziehn.

Mais Renart l'esquive:

Reinh. 373: mit dem houbet wancter comp. Ren. 21872: Que Tybert li a bien
 hîn baz, guenchi,

si bien que le paysan le manque et rompt le lacs:

Reinh. 375: der gebûre sluoc, daz diu comp. Ren. 232 70: Si grant cop que le
 drûhe brach. hardel trenche.

Renart ne demande pas mieux: il se sauve à toutes jambes et n'a soin des plain-tes de son ennemi:

Reinh. 379: Reinhart sich niht sûmte*) comp. Ren. Chab. p. 247: Renars n'i volt
 plus demorer;

die herberge er rûmte;**) Ains s'en est en fuie tornés:

in dûhte dá vil ungemach, N'est mie bons li demourés.

der gebûr vil jaemerliche 21882: Et li vileins fu esbahis.

sach, 25288: Toz seus à soi méisme
 er begunde sich selben tence.***)

schelten.

Les quatre aventures racontées ci-dessus étaient originaires, comme nous

*) comparez aussi Ren. 1259: „Et Isengrin point ne s'atarge.“

On lit des vers semblables Ren. 23099. 23491. 28274. 1612.

**) Le vers Ren. 13783: „ainz qu'issist de l'ostel“ s'approche de plus près du texte allemand.

***) comparez aussi Ren. 25487: „Durement se ledenge et blasme,

Il méismes se mesaame.“

l'avons vu, réunis dans un cadre unique. Le Reinhart allemand les fait suivre du récit des différents tours que Renart a joués à Isengrin, son ennemi mortel. Et au fait, quoi de plus simple que d'imaginer que Renart, après n'avoir subi tout le jour que des chagrins de la part de bêtes plus grêles que lui, en fasse éprouver à son tour à des adversaires supérieurs en force, mais certainement d'autant plus faibles d'esprit? Il y a encore des indices manifestes qui autorisent à penser que l'original français aussi a contenu cette suite dans le même livre; car dans le ms. 98—14 l'aventure de Renart avec le corbeau est immédiatement suivie de celle de son court séjour dans l'ancre d'Isengrin. Cette rencontre est, à n'en pas douter, la même que celle dont l'histoire est racontée dans tous les détails dans la branche première. Ça et là, les vers sont, à peu de chose près, identiques; mais tandis que dans le ms. 98—14 Renart quitte aussitôt la tanière, dans la branche première il a avec la louve un entretien à peu près tel que dans le Reinhart. Cette aventure doit être du reste détachée de la branche et attribuée à un autre poète, à telles enseignes que dans la première partie Isengrin et Renart sont appelés oncle et neveu, et que dans la seconde ils sont, comme c'est pour sûr de la vraie tradition, compères; c'est aussi pourquoi le ms. 68 C manque de cette suite et termine la branche par le vers 336. Or, les premiers vers de ce récit:

Ren. 337: „Cil plet fu atant definez,
Et Renart s'est acheminez“

doivent de toute nécessité se rattacher à une autre aventure se terminant par un débat. En comparant la même fin de la branche du corbeau:

Ren. 7381: „Qar bien est son plet definez,
Et Renart est d'iluec tornez,“

il s'ensuit qu' aussi dans les autres manuscrits notre aventure venait primitivement à la suite de celle du corbeau. Il y a encore un autre indice qui me porte à croire que ce récit a dû précéder dans l'original tous les autres se rapportant à Isengrin; c'est le vers

Ren. 350: „Qar par ce conmença la noise
Vers Ysengrin le conestable.“

Dans le Roman français, l'entretien que le Reinhart allemand a eu avec Isengrin avant d'entrer dans sa tanière, ne s'est pas conservé. Ayant essuyé coup sur coup tant de déboires, ce rôdeur de grands chemins rencontre Isengrin, le salue:

Reinh. 389: got gebe iu, hêre, guo- comp. Ren. 7142 v.: Dame-Dex vos do-
ten tac, int hui bon jor,

et lui offre ses services: nulle bête ne pourrait résister à leur alliance. Isengrin, ne trouvant pas à redire, tient conseil avec sa femme et ses enfants, et, d'un commun accord, ils accueillent le mauvais garnement comme leur compère: c'est ce qui devait dans la suite susciter de bien méchantes affaires à Isengrin:

Reinh. 412: daz muose im ze scha- comp. Ren. 1708: Il me dut torner à
den komen. domage.

Or, voici ce qu'il advint. Un jour que Renart est revenu, Isengrin, ayant recommandé sa femme à la foi de son compère, part à la chasse, sans penser à mal:

Reinh. 415: huop sich durch gewin comp. Ren. 13295: Li Leu ert alez en la
enlant. lande

por querre viande.

Renart reste seul avec Hersent la louve. C'est à ce point de l'histoire que commence l'aventure française, qui en cela est d'accord avec celle de Reinhart qu'elle nous montre le traître n'y allant pas par quatre chemins et contant fleurette à sa commère, mais qui à partir de là s'éloigne du texte allemand. Renart y ose tout oser, après quoi il maltraite même de gaieté de coeur les enfants dans le berceau et jette pèle mèle au milieu de la chambre tout ce qui lui tombe sous la main, tandis que dans le Reinhart on l'envoie promener. Les choses en sont là quand, à l'improviste, Isengrin revient de la chasse:

Reinh. 440: Nû quam her Isengrîn. = Ren. 476: A tant este-vos que repere
Dant Ysengrin.

Le Renart français décampe sans tambour ni trompette, tandis que Reinhart, loin d'être embarrassé pour si peu, ne fait semblant de rien et s'insinue dans les bonnes grâces d'Isengrin en lui procurant un grand jambon, qu'il enlève à un paysan. Le Roman français aussi fait ici suivre le récit du jambon, mais dans une autre branche, la quatorzième. Mis au courant du fait, Isengrin, qui ne prend pas la chose en riant, se met à la poursuite du larron et l'ayant trouvé, il lui fait passer un mauvais quart d'heure en lui reprochant sa trahison. En attendant, voilà, à leur grande joie, un paysan avec un jambon:

Reinh. 449: Reinhart ein gebûren sach, = Ren. 7808: Renart, s'a véu un vilain.

dâ von in allen liep ge- 7871: Dont Renart estoit for-
schach, ment liez.

der truoc ein grôzen bachten: 7811: Sor son col portoit un
bacon.

des begunde Reinhart la- 7813: Renart le vi, si a souriz. }
chen. comp. 265: Dont conmença Renart à rire. }

Renart court au devant de lui et fait semblant d'être blessé:

Reinh. 458: Reinhart huop sich sâ }
dar der gebûr hine solde } = Ren. 7861: Par devant li vilain
gân: } s'est trez.

461: er liez den rucke sinken, 7875: trainoit ses rains.

rehte als er im waereen- 7862: Autressi con s'il fust
zwei. contrez.

Pour n'être empêché par rien dans sa poursuite, le paysan jette le jambon sur l'herbe:

Reinh. 465: den bachten warfer uf = Ren. 7895: A la terre l'a jus geté.

daz gras. comp. 7077: Sor l'herbe jetent le
bacon.

Pendant qu'il se donne, en pure perte, un mal de chien pour attraper le renard, Isengrin s'approche du jambon:

Reinh. 470: Isengrîn huop sich balde = Ren. 7902: Au bacon est venuz les
sauz

et le mange sans plus de façon. Le paysan, à bout de patience et tout essouffé, rebrousse chemin:

Reinh. 475: Der gebüre begund erwinden, = Ren. 7925: Ariere vint, s'en volt porter
er wānte den bach en vinden. Son bacon, mès nel' pot
trouver.

Lorsqu'il aperçoit sa perte, il pousse des cris épouvantables et pleure à chaudes larmes:
Reinh. 479: done was sîn klage kleine, = Ren. 7930: Onques tel duel ne fist nus hon. *)
ern vant weder vleisch comp. 19905: Qu'il n'i laissa ne pel ne os.
noch beine.

Mais Isengrin est si ingrat qu'il refuse même de donner à Renart, comme juste récompense de ses services, sa part du jambon:

Reinh. 490: er sprach: wâ ist hin mîn = Ren. 7946: Donez moi del bacon ma part.
teil?

Après cette aventure, le Renart français prend congé d'Isengrin pour entreprendre un pèlerinage. Mais dans l'original doit avoir suivi d'abord le récit de l'enivrement d'Isengrin, comme c'est encore le cas dans le conte allemand. Car dans la branche 19, Isengrin, se plaignant à la cour du roi des méfaits de son compère et faisant une courte mention de cette aventure, la fait précéder de celle du jambon; **) comp.

Ren. 14414: Un jor que mangai d'un bacon,
Grant talent avoie de
boivre.

= Reinh. 499: „Mich dürst sêre“ sprach
Isengrîn. ***)

Du reste, dans les deux poèmes, les détails sont racontés de la même façon. —
Isengrin, râlant de soif, se laisse conduire par Renart dans la cave d'un couvent, où il y a beaucoup de vin: il s'en donne à coeur-joie et s'enivre:

Reinh. 510: Isengrîn dâ trunken wart. = Ren. 14427: tant béus que toz fus ivres.
Alors il psalmodie à plein gosier, au grand étonnement des gardiens du vin:

Reinh. 513: Die den win solden be- warn, die sprâchen: wiest diz sus gevarn?	comp. Ren.	{ 23227: Qui les vignes devoit garder. 24246: Ceus qui durent le champ garder. p. 327 Chab.: Comment, dist-il, est advenu?
Ils viennent avec des bâtons:		

Reinh. 516: Dô quam in schiere seh- se man,	comp. Ren.	{ 23226: Atant vit le vilein venir. 23232: O lui estoient trei vi- lein,
--	------------	---

*) La forme de ce vers dans l'original devait être à peu près telle:
„Adonc son duel estoit moult gros.“

**) Les deux événements sont racontés dans le même ordre par l'auteur de la branche 25, où Droïn fait d'abord manger à Morout du jambon, puis boire du vin. Les détails de l'histoire du jambon y sont les mêmes que dans la br. 14.

***) comp. aussi Ren. 25506: „Mès par foi à boivre me faut.“

der ieglicher ein stange
zôch.*)

Chascuns tenoit ma-
ce ou baston.

Comme Renart les aperçoit, il prend la clef des champs:

Reinh. 518: Reinhart balde dannen = Ren. 14435: Se me mis tantost au grant
vlôch. cor.

comp. 23237: s'en foï sanz demorer.

Isengrin et les siens sont battus à plate-couture et se sauvent en franchissant
une haie:

Reinh. 525: In was dâ misselungen, = Ren. 14442: mal li avient.

über einen zûn sie sprun- comp. 19895: Tresaut la haie.
gen.

Dans le poème allemand, Isengrin est le point de mire des railleries les plus
grossières de la part de ses enfants: arrivé au paroxysme de la douleur, il s'en plaint à Renart:

Reinh. 544: mîn arbeit ist an in ver- comp. Ren. p. 3, v. 55 Chab.: Si aurai per-
lor. du mon travail.

Puis les deux compères se séparent:

Reinh. 551: Dô schiet Reinhart und comp. Ren. 21956: Si departent li con-
Isengrîn. paignon.

Pour se venger encore plus de la noire ingratitude d'Isengrin, le Renart français
feint de se rendre en pèlerinage; comp. 7964: „Pelerin serai par la terre“. La vengeance
lui réussit pleinement; mais il est à présumer que le développement de cette idée dans
l'original a été d'une tout autre nature que celui de la br. 14 et plus conforme au récit
contenu dans la branche 18, intitulée: Le Pèlerinage Renart. Car ce qui reste de
l'aventure qui suit dans le „Reinhart“, et dont une lacune ne nous fait connaître que le com-
mencement et la fin, s'y rapporte le plus naturellement du monde. Çà et là, Renart ren-
contre l'âne chargé d'un grand faix:

Reinh. 554: er was geladen harte. = Ren. 13250: (aimes miex) De la busche
porter grant fès.

Il l'invite à l'accompagner et lui promet un sort meilleur.**)

Reinh. 560: woldestu mit mir we- = Ren. 13257: si vien avec nos,
sen***)

ich erlieze dich dirre nôt
und gaebe dir genuogez
brôt.

Tu ne seras jâ sofretos,
13260: Tu auras assez à men-
gier.†)

*) L'original se laisse facilement rétablir de la sorte:

„Atant i vienent sis vilein,
Chascuns tenoit baston en mein.“

**) Dans cette idée qui consiste à gagner le secours de bêtes accablées de misères de toute sorte
par des promesses alléchantes, les imitateurs ont puisé depuis à pleines mains; c'est ainsi que sont nées l'a-
venture de la jument sollicitée par Isengrin (br. 13) et celle de Droïn le moineau voulant se venger des ou-
trages du renard à l'aide de Morout le mâtin, qui s'en acquitte à merveille: br. 25.

***) comp. Ren. 13222: „S'avec moi voloies venir.“
7549: „Se volez estre ma compaigne.“

†) Le même vers se trouve Ren. 25370. Comparez aussi Ren. 7551: „Assez vos donré
mengier.“

La suite manque dans le „Reinhart“; d'après le Roman français, Renart s'associe aussi Bélin le mouton, et le soir, tous les trois vont s'installer dans l'ancre du loup*), qui est à la chasse avec sa famille. Celui-ci, ne tardant pas à rentrer dans son gîte, s'étonne beaucoup de le trouver envahi par des étrangers, qui le traitent de Maure à chrétien. Telle est de même l'issue de l'aventure allemande, dont le fil, un moment cassé par la lacune, est renoué à ce point-ci par les manuscrits:

Reinh. 564: Isengrîne vome bluote comp. Ren. 22530: Qui tot estoit de
entsweich. sanc covert.

Le texte français fait mourir le loup des suites de ses blessures; ceci est, comme bien l'on pense, une invention de l'imitateur, qui pouvait terminer de la sorte sa branche, mais à l'auteur de l'original il importait beaucoup que le loup eût la vie sauve. Aussi, dans la branche quatorzième, Renart, devenu pèlerin, se voit-il vengé de la perte du jambon par des chiens, qui ne font que déchirer la peau à Isengrin, sans le tuer. Dans plusieurs manuscrits vient à la suite un monologue d'Isengrin sur la vertu de sa femme, exactement comme dans le poème allemand.

Mais ici il y a lieu de faire ressortir la grande différence qui existe entre les deux conceptions du rôle de la louve Hersent. Le „Reinhart,“ qui représente la tradition ancienne, nous montre Hersent comme une honnête dame: son seul malheur est celui d'être poursuivie et obsédée par les importunités d'un odieux chenapan, comme Renart; mais honny soit qui mal y pense. Le Roman français, par contre, préférant en général des peintures passionnées, a déjà rejeté cette idée primitive et a fait de la louve une complice gracieuse et complaisante de Renart.***) La cause de ce changement est indiquée clairement dans la branche première; c'est parce qu' Isengrin, le plus balourd et le plus bête des maris, croyant les mauvaises langues, s'était toujours plaint de ses malheurs domestiques et avait adressé à sa femme des mots pleins de fiel et d'amertume, que, n'y tenant plus, elle s'est donnée de bon gré à Renart; comp. les vers 426 suivv., si admirables par leur simplicité même:

„Ainz mès ne pensai vilanie;
Mès por ce qu'il s'en est clamez,
Voil-ge certes que vos m'amez,
Si revenez sovent à mi,
Et je vos tendrai por ami.“

Ainsi, dans le Roman français, Isengrin, après sa mésaventure, fait des réflexions sur sa disgrâce conjugale et se croit le plus malheureux des êtres, tandis que, dans le „Reinhart“, il se console des horribles souffrances de son corps par la pensée qu'il lui est restée du moins une femme fidèle et honnête:

Reinh. 567: diu ist edele unde guot. comp. Ren. 907: Qui moult estoit cor-
toise et franche.

Il se souvient aussi de ses enfants bien-aimés, qui deviendront orphelins, s'il ne parvient pas à survivre à ses blessures:

*) Dans cette branche il est appelé tantôt Primaut, tantôt Isengrin.

**) Ren. 14659 suivv., Hersent prie même Dieu que son mari soit vaincu par Renart. Quel contraste avec le dévouement du coq allemand pour sa femme, pour laquelle il veut même mourir (Reinh. 1943)!

Mais revenons à notre sujet. Arrivé au but, Renart se met en devoir d'attacher un seau à la queue d'Isengrin:

Reinh. 736: sîme bruoder ern an den = Ren. 1152: Renart le prent et si li neue
zagel bant. Entor la queue.

Il le lui fait mettre dans un trou et lui recommande de se tenir coi:

Reinh. 738: in nomine patris! comp. Ren. 10237: Nomini Pastre.
13085: Nomini Dame.

741: unde stânt vil sempfticli- = 1154: { or vos estuet
che, { Moul't sagement à maintenir
wir werdin visce riche. Por les poissons avant venir.

Lui-même, il feint de vouloir l'aider en troublant les poissons:

Reinh. 740 Gl.: wan ich wil pfulsin gân.

Ce vers a été remplacé plus tard par le suivant:

wan ich wil stürmen gân. comp. Ren. 27675: Ses irons là fors es-
tormir.

Mais, comme il fait un froid de loup, la queue d'Isengrin et prise par la glace:

Reinh. 750: ime gefrór der zagil drinne. = Ren. 1167: La queue est en l'eve gelée.

Au petit jour, Renart l'abandonne à sa bonne étoile, après lui avoir surnoise-
ment conseillé de soulever le seau:

Reinh. 766: ih neweiz derzuo neheinen comp. Ren. 6649: Or ne set Renart trover
list, guise.

ir mugint sie niht ûz erhebin, = 1170: . . . amont sachier.
sehint, ob ir sie mugint ir- 1169: soufachier.
wegin.

Voici venir un homme à cheval avec des chiens; il marche à grandes enjambées
au devant d'Isengrin, qui fait des efforts violents pour se dégager, mais sans y parvenir:

Reinh. 779: er sah einen rîter komen comp. Ren. 20672: Atant voient avant venir,
der hâte hunde ze ime genomen, Guillaume Bacon o ses
chiens.

Isingrine kom er uf die vart. 20748: Cele part vint à esperon.

783: Der rîter hiez her Birtin. 20747: Le Prestre del Bruel
avoit non.

Le niais n'est pas dans une position à faire envie. L'homme appelle les chiens,
qui déchirent la peau du malheureux:

Reinh. 788: zuo den hunden er dô sprah comp. Ren. 22028 (20837): Les chens apele:
or çal! or çal!

,zuol' unt begunde sie 23840 (21112): Et li Vileins prent
scuffin, à huchier.

sie gerietin in sère rupfin. 23832: Et li chens le prist à peler.

Alors il tire l'épée, descend de cheval et court sur la glace:

Reinh. 795: unde irbeizte, des was = Ren. 1231: A pié descendi en la place,
ime gâh,
uf daz îs lief er sâ. Et vint au Leu devers la'glace.

Mais il glisse, porte un faux coup et tranche la queue à Isengrin, qui, ayant trop convoité, perd tout le gain:

Reinh. 800: daz quam im dâ ze schaden. comp. Ren. 21002 v.: Si me vient or à grant anui.

wan wir hoeren wise liute sagen, = 14390 (1186): Voir dist li livres et savoir,

swer irhebit daz er niht mac }
getragen, = } Qui tot covoit trestot
der muoz ez under wegin lân. } pert.

Isengrin fait pitié à voir; il détale au plus vite et laisse la queue en gage:

Reinh. 821: den muoser dâ ze pfande = Ren. 1250: Mès la quee remest en gages.

lân. var.: Fuit s'en, sa coe lait en gaige.

Après cette aventure vient, dans le texte allemand, celle de Renart et d'Isengrin dans le puits. Elle est aussi racontée dans la br. 9, dont il existe même une variante. En outre, on en trouve dans le Roman français deux courts récits: dans la branche 19 (v. 14265—14376), où Isengrin raconte à la cour du roi les méfaits de Renart, et dans la branche 20 (v. 15814—15832), où Renart se vante de ses exploits auprès du paysan Liétart. Il suit de la façon dont ces divers épisodes sont débités, que dans l'original français aussi l'aventure du puits venait à la suite de celle de la pêche; car il faut remarquer qu'à la cour du lion Isengrin, en proférant ses plaintes, commence par l'outrage qu'il a subi le dernier et qui a aussi été le plus grand, après quoi il expose tour à tour comment Renart l'a trompé en le délaissant dans le puits, en le conduisant sur le vivier (et dans la cave à vin), en le faisant moine et en lui donnant un morceau d'anguille. De même Renart, dans la br. 20, raconte d'abord ce qui s'est passé dans le puits et fait suivre cette aventure de celles de la pêche et des anguilles. Or, c'est le même ordre d'événements que celui du Reinhart, à cette différence près que le poème allemand procède en avançant, tandis que Renart et Isengrin, en racontant leurs propres aventures, rappellent tout naturellement en premier lieu les événements récents et que le souvenir des temps plus reculés ne se réveille que petit à petit et pas à pas dans leur mémoire. Cette manière de raconter est même observée avec plus d'exactitude par Isengrin; car, au lieu de considérer l'aventure des anguilles et de son ordination comme une seule, il la représente comme deux faits isolés et, même ici, il renverse, contrairement à Renart, l'ordre des choses.

Renart, qui abuse tout le monde, est à la fin trompé lui-même:

Reinh. 823: Reinhart, der vil hât ge- comp. Ren. 1680: Renart qui tot le mont
login, deçoit,

der wirt noh hiute betro- Fu decéuz à ceste foiz.
gin.

Il essaie d'entrer dans la basse-cour d'un couvent, mais il se casse le nez contre des portes closes:

Reinh. 830: sie was wol umbemûrôt. comp. Ren. 23371: Qui bien estoit close
de mur.

Tout à coup, il aperçoit devant la porte un puits profond et y plonge ses regards: trompé par l'obscurité et voyant son ombre, il pense que c'est sa femme bien-aimée:

Reinh. 833: einen sôt dief unde wît, = Ren. 6606: . . . parfont et lé.	
dâ sah er in, daz gerouwin	6617: Dedenz commence à regarder
sit,	der
sînen scatin er drinne gesah:	Et son ombre à aboeter.
ein michel wunder nu gesah,	6611: Seignors, or escoutez merveilles.
daz der ergouchete hie,	p. 114 Ch.: Or se puet eus por fol tenir
der mit listen wunders vil begie.	Qui les autres suelt afoler.
Reinhart wânde sehin sîn wîp,	6621: Cuida que ce fust Hermeline
diu was imeliep alsam der lîp.	Sa fame q'ame d'amor fine.

Cette vue l'impressionne si vivement qu'il se laisse choir au fond de l'eau, et, pour n'être pas noyé, il se couche sur une pierre et attend la mort:

Reinh. 850: dô wurdin im diu ôren naz. = Ren. 6644: Or a sovent la pel moillie.	
852: ûfeinen stein er dô quam, } dâ leiter ûf daz houbet. }	6641: Acostez s'est à une pierre.
856: Reinhart wânde sîn lebin weizgot dâ vursprungen hân.	comp. 29880: Jâ fust en male souspeçon Li Gorpilz de perdre la vie.

Dans le poème allemand, Renart se réjouit de voir sa femme, tandis que la br. française le représente triste et morne. Mais c'est probablement par erreur que les vers 6624—6631 se trouvent ici; il résulte de la comparaison avec le Reinhart (v. 877—888) qu'ils ont appartenu plutôt au récit suivant.

Pendant que Renart est plongé dans les plus grands chagrins, voilà Isengrin affamé, qui regarde, bouche béante, dans le puits et croit voir sa femme:

Reinh. 869: sînen scaten sah er drinne,	= Ren. 6682: De son ombre qu'il vit dedenz
er wânde daz frowe Hersint	Quida ce fust dame Hersent
sîn drûtminne	6622: Sa fame q'ame d'amor fine,
wâre dar inne.	6684: Qui herbergie fust laiens.

Comme la branche française impute, par erreur, la tristesse d'Isengrin à Renart, de même, dans le poème allemand, on a, plus tard, inséré ici, à tort et à travers, les mots: „und begunde lachen“, et on a fait rire Isengrin tout justement comme Renart; mais la perte récente de sa queue lui cause certes un trop grand chagrin pour qu'il puisse se réjouir. Il exhale des plaintes amères; Renart s'étonne du bruit et l'appelle:

Reinh. 879: vil harte begunder hûlôn, = Ren. 6697: Lors a ullé par grant vertu.
comp. 19923: Lors conmença haut à ul-
ler.

dô antwurte im sîn dôn. = 6704: Contremont resorti sa
voiz.

884: Reinhart sprah: waz mac p. 113 Ch.: Diex! dist Renars, çou que
daz sîn? puet estre?

Isengrin le reconnaît et poussant une exclamation de surprise, il lui demande
ce qu'il fait là-dédans:

Reinh. 886: er sprah: bist du daz bruoder = Ren. p. 116 Ch.: Ysengrin! estes-vous
Reinhart? çou là?

ih frâge dih in der minne, 6625: Il li demanda par
vertu,

waz du duost dar inne? Di moi, là dedenz que
fès-tu?

Renart, qui est passé maître pour ces sortes de mensonges, lui répond que son
corps est mort, mais que son âme est ici dans le paradis et qu'elle enseigne les enfants
dans l'école:

Reinh. 889: er sprah: mîn lip ist dôt, = Ren. 6741: Que li miens cors gist en
la biere,

mîn sêle wunet âne nôt, } 6743: Et m'ame est en paradis
892: ih bin in himelriche: } mise.

mir ist diu scôle hinne be- 6710: Jâ tien-ge ça dedenz es-
volhen. cole.*)

Comme Isengrin déplore son décès, il se moque de sa bêtise:

Reinh. 895: Reinhart mir ist leit dîn = Ren. 6337: Mès de vostre mort sui
dôt. dolenz.

,so frowe ih mih; du wonest Dist Renart, et j'en sui joi-
mit nôt anz.

in der werlte aller dagelih, 6759: Se tu es el règne terrestre,
ze paradïse bin ih. Je sui el paradis celestre.

Le passage suivant relatif à Hersent fait défaut dans le Roman français: Frappé
douloureusement au fond du coeur, Isengrin s'étonne que sa femme soit avec Renart dans
le puits, quoiqu'il l'ait toujours bien nourrie; il y perd son reste de latin:

Reinh. 903: wie ist frô Hersint dar komen?

ih hân selten roup genomen,

si enhâte dran ir deil.

*) La signification de ce vers ne ressortira que si l'on compare Ren. 21136:

„Bien vos auroit Dex asenez,
Escoles porriez tenir
Et riches homes devenir.“

Ainsi Renart, étant mort, est devenu si raisonnable (comp. p. 117 Ch.: „Or sui preudons, ce vous
plevis“) qu'il peut même enseigner les enfants: de telle sorte, dit-il à son compère imbécile, il pourra gagner
beaucoup d'argent!

Semblablement il dit à sa femme en lui reprochant son inconduite

Ren. 498: Je vos ai norrie à grant aise
Et bien gardée et bien péue.

L'Isengrin allemand a, comme nous l'avons vu, perdu sa peau et son poil, et comme il prend son ombre pour Hersent, il demande pourquoi sa tête est si brûlée. Le poète français, au contraire, ayant détaché sa branche de sa connexion avec les autres parties du poème original, néglige ce détail et n'est pas forcé d'y faire attention. Du reste, la variante de cette aventure contenue dans le ms. 195 B ne fait mention ni d'Hermeline ni d'Hersent; Renart tombe simplement par mégarde dans le puits, et Isengrin, trouvant au bord la poule que Renart y a laissée, se laisse convaincre aisément des richesses du paradis:

Reinh. 926: hie ist maniger slahte rât. = Ren. 14335: De toz biens ert li leus
garniz.

Comme Isengrin voudrait y être aussi:

Reinh. 927: komen dar in = Ren. 6789: laiens entrer,

Renart lui conseille d'entrer dans un seau: lui-même, il s'est assis dans l'autre:

Reinh. 942: in den undirn er dô gesaz. = Ren. 6864: Estoit aval en l'autre
seille.

Mais le puits était arrangé de telle manière que, si un seau descendait, il faisait monter l'autre:

Reinh. 934: swenne ein eimer begunde	} = Ren. 6899:	Quant li uns va, li autres vient.
in gán,		
daz ein ander úz gie.		

Isengrin donne tête baissée dans le piège et fait ce que son compère lui commande; voulant d'abord adorer Dieu, il tourne — l'imbécile! — sa tête vers l'occident et son arrière-train vers l'orient:

Reinh. 938: wider óstert er sih kerte, = Ren. 6859: Son cul torna vers Orient.
daz kam von unwizzen. 14338: Mès je ne fis mie savoir.

Puis il entre dans le seau, à son grand malheur. Au milieu du puits il rencontre Renart: ce misérable coquin à la mine patibulaire lui rit au nez et le recommande à tous les mauvais esprits; arrivé en haut, il se rend dans la forêt et laisse Isengrin, qui voudrait bien être ailleurs, dans le fond du puits, où il passe la nuit blanche à tirer le diable par la queue:

Reinh. 943: Isingrin, der den scaden = Ren. 6634: Or li est encontré moult
nam, mal.

sime gevateren er bekam	} 14346: Quant enmi le puis m'en- contras.
rehte in almittin.	

er sprah, bruder Reinhart, war sol ez p. 119 Ch.: Dites quel part en iert la
gelobet sin? voie.*)

,daz sag ih dir gewârliche, comp. 23163: Ice te di por verité.

*) Ce vers prouve que J. Grimm, Sendschr. p. 58, a raison de présumer que l'allemand ez, joint au verbe geloben et accompagné des mots dar ou war, signifiait voie (fahrt, reise).

- 951: ih wil úz in daz lant, = 6901: Je vois en Paradis
 du verst dem diuvel in die lasus,
 hant'. Et tu vas en Enfer
 Isingrîn gie an den } 1 2 { p. 120 Ch.: Or est Renars à ga-
 grunt,**) } rison,
 Reinhart ze walde wol } 2 1 { Et Isengrins est en
 gesunt. } prison.
- 958: vil gerner dannen wære. comp. 13629: Miex vosist estre ailleurs.
 Au premier feu de l'aurore, comme les moines ont soif, un frère vient au puits
 et fait tourner la poulie. Mais le poids étant plus lourd que de coutume, il regarde dans
 le puits et y voit Isengrin:
- Reinh. 959: Die muniche muosen waz- = Ren. 6920: Et d'ève furent sofreteus.
 zer hân,
 dô kam ein brudîr gigân. = 6924: Au puis en vint la matinée.
 er zôh die kurbin sère.***) 6930: de trere (la polie) pas ne
 s'oblie.
- 964: Uber den sôt gie er sâ 6615: Desus le puis s'est acoutez.
 unt versuohte, waz ez 6941: Si prent dedenz à regarder
 mohte sîn:
 dô sah er, wâ Isingrîn Et Isengrin à aviser.
 an deme grunde in deme ei- 6935: Dedenz le séel s'est
 mere saz. coulez.
- Il mène un tapage de tous les diables et appelle les autres, qui tous s'apprêtent
 à frapper Isengrin:
- Reinh. 976: daz wart Isingrîne nôtlîh. = Ren. 6952: Par tens ert Ysengrin do-
 lanz.
 Der briôl nam eine stange Li Abés prent une maque
 grôz unde lange, Qui moult estoit grant et
 cornue,
 ein ander nam ein kerzstal. Et li Prieur un chandelier.
- Ils le font sortir du puits et tombent sur lui à grands coups de bâton, si bien
 que finalement il ne donne plus signe de vie:
- Reinh. 985: der wart schiere úf gezogen. = Ren. p. 121 Ch.: Et quant il l'orent trait
 deseure.
 987: Der priôr hâte in nâh er- comp. 23299: A pou que il ne m'ont
 slagen, tué.
 daz muose Isingrîn ver- = 6974: Isengrin soufre grant
 tragen. hachie.

*) Var.: Et tu t'en vas as vis malfés.

**) comp. Ren. 6634 var.: Se vit au fonz du pois alé.

6891: Si se devale contreval.

***) comp. aussi Ren. 6932: forment tirant.

1005: Isengrîn was in grôzer
nôt,
sie liezen ligen in für tât.

1020: dannen giengen si dô.

6972: Isengrin est en males
mains.

14366: Qu' iloc me lesserent
por mort.*)

14369: Et après s'en sont
retorné.**)

Dans la branche française aussi bien que dans le Reinhart, c'est le prieur (ou l'abbé) qui empêche les autres de le tuer tout à fait. Mais leurs remords d'avoir touché à une tête si vénérable manquent dans la branche française, par la bonne raison qu'elle n'a pas égard aux aventures précédentes. Dans la variante, l'issue de cette affaire est même très heureuse pour Isengrin, qui échappe sans blessure. — —

L'espace restreint qui nous a été assigné, n'étant pas en rapport avec l'abondance de la matière, nous sommes obligé de remettre la suite à une autre occasion favorable. Mais après, tout, ce que nous en avons dit, suffira pour démontrer d'ores et déjà ce que la suite de notre étude ne fera d'ailleurs que confirmer, savoir qu'en France, il y a eu un poème qui racontait les faits et gestes de Renart trompant tout le monde. Cet original ne s'est conservé que dans la traduction de Henri le Gleissner. En revanche, diverses branches en sont découlées, qui ont conservé la matière intacte, mais l'ont traitée plus amplement et avec beaucoup de détails. D'autre part, on a pris cet original comme point de départ pour imaginer d'autres aventures semblables, en lui empruntant là où la situation le comportait, beaucoup de vers. Quelques-uns en ont même obtenu la valeur d'une phrase pour ainsi dire sacramentelle. Par exemple, s'il est question d'une nouvelle fâcheuse, elle est généralement décrite en deux vers rimant ensemble par la novèle — mie bele (comp. v. 29179), ce qui répond à maere — swaere.***) Ainsi, le fond de la fable ne sortait jamais de la mémoire des poètes et survivait à toutes les fluctuations de la forme. La branche 19 (v. 13465 — 15308) en offre un exemple tout à fait remarquable: les diverses parties du poème original, après avoir été successivement détachées de leur corps commun, s'y trouvent, à peu d'exceptions près, réunies de nouveau dans un parfait accord; c'est dire que, abstraction faite de la fin, cette branche contient presque tous les détails du poème allemand, quoique l'ordre des événements racontés ne soit pas, bien entendu, le même.

*) Le même vers: 18576. 28221.

**) Le même vers: 18577.

***) Comparez aussi peler — huer (il s'agit de chiens et de chasseurs) = rupfen — stupfen (Reinh. 305. 789) et Renart — male part = Reinhart — übele art; comp.

Reinh. 1659:

Reinhart, = Ren. 885:
der hâte mange übele art.

Renart,
Moult par estes de male part.
Renart,
p. 304 Ch.:
Qui tant estoit de male part.



14072: Isogrins est en malis
maine
14066: Qu' hoc me lassant
por mort?
14068: Et aprie s'ea sont
totornes

14066: Isogrins was in keozer
aot
sie llozen ligen in lör lör
14068: Isogrins kienkop si'ho

14066: Isogrins was in keozer aot
sie llozen ligen in lör lör
14068: Isogrins kienkop si'ho

14066: Isogrins was in keozer aot
sie llozen ligen in lör lör
14068: Isogrins kienkop si'ho

14066: Isogrins was in keozer aot
sie llozen ligen in lör lör
14068: Isogrins kienkop si'ho

